

CLAIRE (avec désespoir).—Mais je ne veux pas qu'il vous... Ah ! Philippe, rien qu'un instant !... Ecoutez-moi, regardez-moi !... Vous ne voulez donc rien comprendre ? Mais vous ne voyez donc pas que je vous aime ?... Vous ne l'avez donc pas deviné depuis longtemps, dans le trouble de ma voix, dans l'égarément de mes yeux ?...

PHILIPPE (essayant de la repousser).—Claire !...

CLAIRE (la tête sur son épaule).—Oh ! tu ne m'empêches pas de parler ! Si tu savais comme je t'aime ! Reste près de moi, tout à moi ! Nous sommes si jeunes, nous avons tant de temps à être heureux ! (Philippe fait un mouvement pour lui échapper.) Ne t'éloigne pas ! Que l'on porte cet homme et cette femme qui nous détestent !... Nous les oublierons. Partons, veux-tu, loin d'eux ? Ce sera l'amour, le bonheur et la vie !

PHILIPPE, (la détachant de lui).—Ici, c'est le devoir et l'honneur !

CLAIRE.—Non ! non ! (Le baron paraît au fond).

PHILIPPE.—Silence !

CLAIRE.—Ah ! c'est fini, je suis perdue !...

LE BARON (à Philippe).— Il est temps. (Il sort).

PHILIPPE (à Claire, doucement).—Adieu !

CLAIRE (suppliante, venant à lui).—Ah ! ne me quittez pas ainsi ! Pas sur ce mot glacé ! Dites-moi que vous m'aimez ! Ne partez pas sans me l'avoir dit !

PHILIPPE.—Priez Dieu que je vive ! (Il sort par le fond ; la porte se referme).

CLAIRE (avec désespoir).—Ah ! (Elle tombe, puis au bout d'un instant reprend ses forces, cherche Philippe, ne le voit pas, et, chancelante, se dirige vers la fenêtre). Le voilà qui s'éloigne... Il gagne le parc... au détour de l'allée, il disparaît !... Mon Dieu ! si j'allais ne plus le revoir ! Non ! non ! c'est impossible !... Mais pourquoi ne l'ai-je pas laissé partir ! J'étais folle ! Il fallait m'attacher à lui... le suivre... Ce misérable duc me le tuera !... non ! je le sauverai ! (Elle sort par le fond en courant).

DEUXIÈME TABLEAU.

carrefour de forêt.—Au quatrième plan milieu, un bouquet d'arbres ; entre ce bouquet et la coulisse, un buisson ; au premier plan gauche, une roche plate couverte de mousse.—Sur la roche une boîte de pistolets.

SCÈNE PREMIÈRE.

LE DUC, MOULINET, PUIS PONTAC ET LE DOCTEUR.

MOULINET (assis sur la roche, se lamentant).—Ah ! mon Dieu ! mon Dieu !

LE DUC.—Ah ! voici Pontac et le docteur.

MOULINET (avec inquiétude).—Le docteur !... Déjà ?

PONTAC (présentant le docteur).—M. le docteur Servan. (Il remonte vers le fond avec le docteur après les salutations)

MOULINET (au duc).—Voyons, monsieur le duc, il n'y a pas moyen d'arriver à une solution raisonnable ?... Je suis tout tremblant, j'ai passé la nuit à lire des descriptions effrayantes des blessures par les armes à feu... Je vous déclare que si je vous ai assisté jusqu'ici, c'est que j'ai conservé l'espoir d'obtenir de vous que vous ne poussiez pas les choses à outrance...

LE DUC.—Avez-vous oublié ce que madame votre fille m'a dit en partant ?

MOULINET.—Qu'elle espérait que vous alliez la venger ?... Eh bien ! ma fille est une folle... dangereuse... de vous avoir excité à la violence... C'était à la conciliation qu'il fallait vous exhorter... Tout peut très bien s'arranger... Désaccord passager entre deux amies, querelle sans importance entre deux cousines... On s'embrassera, et tout sera fini !... Mais un duel, un scandale, une rupture ! Vous n'en mesurez donc pas les conséquences ?...

LE DUC (souriant).—Pauvre monsieur Moulinet !... Tenez, parlez de cela à Pontac !

MOULINET (à Pontac qui est redescendu).—Mais sans doute... Tous les jours, de pareilles affaires aboutissent à une pacification... C'est très facile... On fera un petit procès-verbal. Madame Derblay retirera ce qu'elle a dit... Ma fille retirera ce qu'elle a répondu... Vous, mon gendre, vous retirerez votre provocation... Et chacun retirant quelque chose... il ne restera plus...

LE DUC (froidement).—Qu'à nous retirer nous-mêmes !

MOULINET.—C'est ce qui se fait couramment.

PONTAC.—Pas quand il s'agit de gens tels que M. Derblay et M. de Bligny... Croyez-moi, monsieur Moulinet, imposez silence à votre cœur !

LE DUC (raillieur).—Etouffez les plaintes du candidat alarmé.

MOULINET (très ému).—Eh ! monsieur, il s'agit bien de cela ! Je n'ai plus devant les yeux qu'un but d'humanité... Je suis un brave homme, moi, au fond. J'ai des remords, je m'accuse d'être cause de ce qui arrive et je suis bouleversé à la pensée que deux de mes semblables vont s'égorger là tout à l'heure... Voyons, duc, voyons, mon ami, mon cher enfant, soyez raisonnable, faites ça pour moi ! (avec attendrissement). Et je vous le promets, vous n'aurez pas affaire à un ingrat. Voyons, monsieur Pontac ?...

PONTAC.—C'est impossible, monsieur Moulinet. Silence. Voici ces messieurs...

MOULINET (gémissant).—Ah ! mon Dieu !... Mon Dieu !...

SCÈNE II.

LES MÊMES, PHILIPPE, OCTAVE, LE BARON et LE DOCTEUR.

Philippe et le duc échangent un salut et restent séparés par la largeur de la scène. Le baron, Octave, Pontac et Moulinet se réunissent au milieu et tirent les armes au sort.

OCTAVE (venant à Philippe).—Philippe, écoutez-moi bien... Vous êtes un homme admirablement brave... On peut tout vous dire... Le duc est un tireur redoutable. Le baron et moi, pour égaliser les chances, nous avons exigé qu'on ne lui laissât pas le temps de juger la distance... On va vous placer dos à dos... vous marcherez chacun vers votre place et, au moment où on donnera le signal, vous vous retournerez... Par grâce, pas de générosité, pas d'hésitation...

PHILIPPE.—Laissez-moi faire... Vous voyez, ma main ne tremble pas. (Les témoins font les préparatifs du duel.— Ils placent Philippe et le duc, dos à dos, le pistolet à la main.)